

LAURA PAVEL, LIGIA TUDURACHI

USAGES DE LA COMMUNAUTÉ. THEORIES ET PRATIQUES COLLABORATIVES

ARGUMENT

Qu'est-ce qui fait encore communauté ? Il est légitime de se demander aujourd'hui quelle est notre définition de la communauté, vu l'intérêt contemporain pour ce thème et les nombreux déplacements politiques qu'ont subi les pratiques de sociabilité ces derniers ans. Il faut remarquer que la notion de communauté est de moins en moins liée à une réalité sociale déterminée. La simple remise en discussion actuelle de la question la communauté engage déjà un « partage » intellectuel, une mise en commun des valeurs, des protocoles et des pratiques culturelles. A cet égard, il faut reconnaître le mérite du concept de la « communauté interprétative », proposé par Stanley Fish dans un article de 1976, *Interpreting the Variorum* : il a ouvert indéfiniment le champ des « communautés » possibles et reste jusqu'à présent une source de dilemmes théoriques, de mises en débats, de ruptures et recompositions de la pensée critique en marge de la littérature, de l'art, et des phénomènes esthétiques en général. Les gestes interprétatifs dans les divers domaines de l'expression artistique produisent, sinon des communautés et des communions des idées, au moins des effets de « réseau », des dispositifs collaboratifs d'analyse esthétique et culturelle. Nombreux sont aujourd'hui les critiques et les herméneutes littéraires, ainsi que les théoriciens du visuel ou des arts performatifs, qui agissent sur une scène commune de la pensée critique. En guise d'exemple, on peut évoquer l'anthropologie de Michel Serres ou de Bruno Latour qui permettent le dialogue des interprétations culturelles, au-delà des frontières disciplinaires. Un concept comme l'*iconophilie*, formulé par Bruno Latour contre l'attitude iconoclaste et l'attitude iconodule (dans un texte de 1998, *How to be Iconophilic in Art, Science, and Religion ?*), et destiné à l'analyse commune des images artistiques, scientifiques et religieuses, est capable de ressusciter le débat sur les enjeux communs de la critique d'art, de la critique et la théorie littéraire et, également, des diverses idéologies esthétiques contemporaines qui refont une seule – et même – gesticulation interprétative.

Le troisième numéro de la revue *Dacoromania litteraria* focalise sur les communautés interprétatives contemporaines, dans et au-delà de la sphère du littéraire. Ce que nous proposons, c'est de rouvrir le débat anthropologique sur le partage communautaire, tout en l'accompagnant d'un questionnement portant sur les communautés collaboratives, qui impliquent en même temps l'anthropologie et la poétique de la créativité. En nous appuyant sur le concept de *communitas*, dans

l'acception que lui a donnée l'anthropologue Victor Turner (et qui désigne une condition privilégiée de certains membres d'une communauté qui partagent l'expérience d'un « seuil » existentiel, une condition liminale, comme dans les cas des rituels de passage), nous avons intentionné de mettre au travail une notion élargie du rassemblement communautaire. Nous avons voulu écarter – surtout pour les domaines de la création artistique – la perspective centrée sur l'auteur et sur ses mythologies de la génialité, qui domine encore l'imaginaire des études littéraires et même celui des études théâtrales. Les collaborations intra-communautaire et inter-communautaire créent des communautés alternatives à celles romantiques ; elles explorent d'autres manières d'engager les individus et la société dans la réalisation des produits artistiques. C'est une réflexion qui privilégie une perspective transdisciplinaire sur la sociabilité, l'inter-connexion des diverses formes de rassemblement, et finalement un dialogue trans-medial qui passe d'un langage à un autre. Littérarité, visuel, performativité, ces concepts qui rendent compte sur la différence spécifique à un domaine de l'expression artistique, peuvent tout aussi bien fonctionner comme des instruments d'interprétation qui viennent revigorer le discours du domaine voisin.

En même temps, il nous semble important de restituer dans une réflexion actuelle sur les communautés leur double dimension, interprétative et collaborative. La quête de sociabilité marque de nos jours non seulement la réception des œuvres, mais aussi la création proprement dite. Il s'agit, avec la formule célèbre de Nicolas Bourriaud, d'une *esthétique relationnelle*, capable à la fois de constituer des communautés et des réseaux interprétatives, et d'ouvrir leur dialogue. La sociabilité critique est, certes, un thème de débat. Mais elle peut devenir un territoire virtuel dans lequel s'articule des méthodes d'énonciation critique et des pratiques d'interprétation collaboratives.

*

Partant de l'idée qu'une communauté constituée autour des pratiques créatrices engage en même temps des gestes interprétatifs et collaboratifs, nous n'avons pas trouvé utile d'opérer avec les typologies prédéfinies – et consacrées – de la communauté, comme les cénacles, les salons, les cafés littéraires, les groupements des revues ou celles d'avant-garde etc. Nous avons cherché d'éviter un certain « essentialisme » dans la représentation des formes d'association communautaire, qui perpétue l'illusion de la différenciation nette des enjeux et des structures de la sociabilité ; nous avons aussi voulu contourner le caractère exclusif de certaines formules de sociabilité, dont la vocation « littéraire » a été depuis longtemps déterminée par la tradition. A cette description taxonomique, nous avons préféré une approche plus flexible, capable, à la fois, de restituer le caractère protéique des communautés et de rendre perceptible leur dynamique

d'émergence et de réinvention. Comme le faisait remarquer Anthony Glinoe et Vincent Laisney dans une synthèse récente sur l'activité cénaculaire au XIX^{ème} siècle (*L'âge des cénacles*, 2013), les frontières entre les pratiques communautaires sont fondamentalement poreux. Une communauté n'est pas essentiellement différente par sa composition, par son programme et par ses pratiques, ni ne garde pas en toute « pureté » son caractère. Sociologiquement, elle est un instrument au service de ceux qui la constituent, une structure changeante, dont la destination et le caractère dépend de l'usage. La communauté se définit par ce que les gens veulent faire avec : elle justifie la pluralité des perspectives qu'on peut lui appliquer par la diversité des situations dans lesquelles les gens engagent et exploitent leur pratique du *commun*. Les nombreuses formules de sociabilité littéraire qui, le long de la modernité, ont engendré des vocations politiques ou des projets sociaux à grande échelle (à ne rappeler que les groupements des surréalistes ou les communautés romantiques) montrent qu'il n'y a pas, à strictement parler, des communautés littéraires ou politiques, mais plutôt des définitions provisoires, littéraires, politiques ou sociales, d'une action commune.

Le fait que l'activité d'un seul groupe peut être concernée à la fois par l'histoire littéraire, par l'histoire politique ou par l'histoire des arts est déterminé par la mobilité permanente des formes et des possibilités d'association, et par la diversité des contextes qui justifient l'engagement communautaire. Cette réalité est d'autant plus visible dans la situation contemporaine des communautés virtuelles, organisées – de manière temporaire – autour d'une fonction, d'un usage ou d'un enjeu social. Il est moins important dans un tel cas de figure de cerner l'infrastructure communautaire, sa composition stable ou son programme inaugural, que les plateformes et les dispositifs qui assurent dans un intervalle limité de temps la constitution d'une micro-société provisoire autour d'un but commun. Ce sont ces mécanismes de rassemblement virtuel qui suscitent la réflexion de Andrei Doboş et de Chris Tănăsescu dédiées à la constitution des communautés créatrices en-ligne ou, dans une perspective sociale plus large, l'analyse faite par Roxana Patraş, Camelia Grădinaru et Sorina Postolea d'un événement récent qui a engendré un mouvement vif dans l'espace public roumain, l'incendie qui avait eu lieu en 2015 dans le club bucarestois « Colectif », et de ses effets « communautaires », reflétés dans l'activité de dialogue et de commentaire sur les forums et sur les réseaux sociaux.

Nous avons voulu mettre l'accent sur les usages et les fonctions que remplit la communauté dans des situations historiques déterminées, sur ses modes d'emploi et c'est cette orientation vers les « utilisateurs » des communautés qui s'est illustrée dans les axes qui organisent le sommaire. Visant l'utilisation créative de la communauté, la première section s'ouvre avec la réflexion de Chris Tănăsescu (MARGENTO), qui envisage la communauté comme un processus de « communisation » (*commoning*), pour la situer au carrefour de l'action politique, de l'art participative (*performance*) et de la poésie « du lieu ». Dans une

perspective historique et culturelle, l'article de Alex Ciorogar discute les formes de collaboration mobilisées par l'acte de l'écriture et tente de saisir le moment de rupture par rapport à une définition de l'auctorialité fondée sur la multiplicité. Dans ce cadre, Andrei Doboş s'appuie sur le cas particulier de la plateforme www.clubliterar.com pour s'interroger sur la structure de sociabilité et le fonctionnement des communautés de poètes qui se forment dans le milieu virtuel roumain après l'an 2000.

Le deuxième régime d'usage de la communauté implique les actes d'interprétation et leurs pouvoir de rassemblement social. La section est ouverte par l'article de Laura Pavel qui observe l'effet puissant sur les gestes interprétatifs contemporains des « tournures » qui ont marqué la culture théorique de l'Occident depuis les années 1970 (the « Pictorial Turn », the « Literary Turn », the « Performative Turn », the « Ekphrastic Turn », the « Rhetorical Turn »). Ce sont ces tournures qui assurent notamment des cadres méthodologiques privilégiées pour les sciences humaines et le support de toute communauté constituée autour des protocoles interprétatifs. Les autres textes réunis dans cette section, approchent des différentes formes de sociabilité s'appuyant sur des gestes de représentation commune du monde et de la réalité, de la communauté ethnique jusqu'à la communauté juridique. L'anthropologue Alina Branda y publie les résultats d'une enquête de terrain sur la communauté juive de Cluj, s'intéressant à la manière dans laquelle, à travers l'identité de groupe, on y fait la gestion de la mémoire traumatique et de l'anxiété post-guerre. Dans un tout autre espace de socialisation, le spécialiste en droit Olivier Tholozan analyse les formes d'attachement des juristes par rapport à une communauté unique d'interprétation. Doris Mironescu et Andreea Mironescu réfléchissent sur des communautés pour lesquelles la représentation commune devient un acte fondateur, un acte légitimant ou un acte mémoriel. Ainsi, Doris Mironescu cherche dans l'œuvre des deux auteurs roumains (Radu Cosaşu și Ion Luca Caragiale) les figures d'une « communauté textuelle », terme qu'il reprend de Kuisma Korhonen. C'est l'occasion de projeter dans l'interaction entre le lecteur et le texte une coopération ouverte et virtuelle, qui reste étrangère à l'essentialisme des communautés politiques et religieuses. En s'appliquant à la littérature roumaine après la chute du régime totalitaire et à son imagination sociale, Andreea Mironescu envisage le communisme comme catalyseur d'une certaine communauté interprétative, entrée en crise après la Révolution de 1989.

Enfin, la troisième section du dossier thématique concerne les utilisations politiques de la communauté. Plusieurs articles essaient d'y saisir la réorientation des formes de sociabilité littéraire et artistique, les manières multiples dont les énergies littéraires sont captées et engagées au service des enjeux politiques. Il ne s'agit pas des communautés constituées autour d'un programme ou une plateforme politique, mais plutôt de la réinterprétation et l'infléchissement politique de certains projets esthétiques. Dans ce sens, les réflexions de Thomas Franck et de

Adrian Tătăran concernent les échanges entre l'imagination politique radicale et la sociabilité culturelle. Le premier surprend la genèse des attitudes radicales au sein des deux groupements de revues, *Les Temps Modernes* et *Critique*, à la fin de la deuxième Guerre mondiale, tandis que le deuxième commente les multiples formes de partage entre les communautés littéraires et les communautés anarchistes-terroristes. Dans la gamme des attitudes politiques modérées, Ligia Tudurachi poursuit la naissance d'un projet social d'une communauté dans l'ambiance d'un cénacle littéraire roumain de l'entre-deux-guerres.